

Silence, la femme battue parle

Barbara Page



Solos, solos, solos, woodcut, Dianna S. Bain Bracker

It is necessary to talk about violence.
It is necessary to talk about battered women and wives.

The text shows how women are affected, and how difficult it is to build or even project a new life. Family violence exists now and here. Women and children are afraid, silent and ashamed. Friends and neighbours are of little help. The following article shows the actual situation and, in general, gives a picture of the emotional and health problems women have to face in such a situation in the city of Montreal and the province of Quebec.

Il y a en ce moment des femmes qui se font battre, qui se font violenter, qui se font injurier. Il y a en ce moment des femmes qui ont peur.

J'ai travaillé dans un refuge pour femmes battues. J'ai rencontré des femmes qui y viennent pour quelques jours, pour quelques semaines et plus. J'ai vécu avec elles. J'ai parlé avec elles. J'ai consolé et reçu leurs confidences. Il n'est pas possible de tout raconter ici de ces récits de femmes qui serrent la gorge et qui font pleurer. Trois mois de recherche ont abouti à comprendre une 'chose' qui existe et que beaucoup d'entre nous veulent ignorer:

Des hommes battent, violent, injurient, menacent et humilient des femmes. Les femmes ont peur. Les femmes se taisent et nous nous taisons souvent aussi parce que la souffrance des autres n'est jamais commode.

Parfois le silence s'est imposé quand une femme avait parlé des heures et des heures, il devenait impossible d'y ajouter un mot ou une pensée. C'était des faits. Il n'y avait que le sentiment douloureux d'une immense tendresse. Malheureusement, les préjugés sont encore répandus, grande la peur d'en parler et les atrocités sans fin. Il est impossible de relater tout ce que les femmes ont raconté. . . . Il ne s'agit pas de choquer, mais de sensibiliser.

UNE CHOSE EST ACQUISE: LA FEMME VIOLENTÉE, BATTUE, ÇA EXISTE ET LES FEMMES N'AIMENT PAS LA VIOLENCE, MALGRÉ LES CROYANCES POPULAIRES, MALGRÉ LA HONTE DE LA FEMME.

Il me semblait parfois que j'écoutais des récits du temps jadis et non des vies de femmes d'aujourd'hui.

Il n'y a pas de solutions faciles et toutes prêtes. On commence à peine à parler sérieusement autour de nous et entre nous de ce que chaque femme vit dans le secret de sa vie privée. Souvent la femme devient victime à cause des enfants et le reste à cause d'eux. Souvent la femme devient victime parce qu'elle

ne connaît pas ses droits et reste victime parce qu'elle a appris à se sentir honteuse.

Les femmes avec qui j'ai parlé dans deux centres d'accueil de Montréal vivaient à ce moment-là leurs problèmes et leurs angoisses. Parfois les enfants étaient avec elles, parfois il a été nécessaire de les placer dans d'autres maisons d'accueil pour leur sécurité, pour leur calme, pour les récupérer de ce choc et aussi pour donner à la mère un temps d'arrêt.

LA FEMME VIOLENTÉE, BATTUE RESTE DÉTRUITE POUR LONG-TEMPS ET L'HARMONIE DE SON CORPS, DE SA VIE ET DE SES SENTIMENTS SONT EN DANGER.

La femme reste longtemps atteinte par ces blessures et brisures. Elle est choquée. Elle ne peut pas oublier. La vie qu'elle doit maintenant envisager et construire est teinte de ces souvenirs. La confiance et la croyance en autrui n'existe plus où à peine. Elle vacille et ne trouve même pas les mots pour tout raconter. Elle dit ce qu'elle ose dire de façon anodine. Quelques réflexions seulement laissent entrevoir l'abîme d'une vie commune souvent longue. Nous essayons de la prendre dans nos bras, elle panique et s'affole. Quand on a été malmenée, on n'oublie pas. Les cicatrices restent et la crainte ne s'efface pas. Il existe des êtres humains — des femmes — qu'on brise. C'est pire que toutes les drogues. Le mari, l'amant, l'ami, le concubin ne sont pas toujours les meilleurs amis.

La problème de la femme battue a probablement toujours existé. Aujourd'hui, il est possible d'en parler publiquement et de dire à ces femmes qu'elles ne sont pas seules. La situation de violence est vécue par des femmes de tous les milieux . . . certaines peuvent s'en sortir plus facilement, pour d'autres c'est plus dur et plus long. La femme n'aime pas la violence, elle veut — comme tout le monde — être simplement heureuse.

Les femmes reçoivent des coups, des menaces et des pressions de toutes sortes. Il s'agit là d'une forme de terrorisme et d'humiliation inacceptable.

Devant cette situation — souvent sans issue — les femmes finissent par croire qu'elles ne désirent rien et peuvent alors tomber dans l'alcoolisme, chercher secours dans les calmants, sombrer dans la dépression et parfois même dans la folie.

QUE LE DANGER SOIT PLUS OU MOINS FORT, IL PÈSE LOURDEMENT SUR LE BIEN-ÊTRE DES FEMMES ET DES ENFANTS.

Tout le monde sait aujourd'hui que le problème existe, mais l'entourage est de peu de secours quand la situation est vécue. Personne ne veut s'en mêler. Chacun a peur d'être le témoin d'une scène familiale et parfois même craint la vengeance du 'plus fort'.

J'ai passé plusieurs nuits dans les urgences de deux hôpitaux de Montréal. Les femmes y arrivent abîmées. On les traite pour le sang qui coule et pour la lèvre ouverte. On ne pose pas de questions, on ne veut pas savoir. Le médecin soigne la blessure physique, et semble ne pas s'inquiéter de la blessure émotionnelle. La femme quitte l'hôpital. Personne ne s'inquiète de savoir où elle se rend. . . . L'attitude est choquante et bouleversante.

La femme a appris à s'oublier, à se sacrifier, à endurer. La femme n'a pas appris à se défendre physiquement. Elle veut aimer et être aimée. Elle est persuadée que c'est elle qui a échoué et qu'il faudrait simplement un peu plus de patience et de gentillesse pour changer les choses. La femme et l'homme ont besoin de tendresse et l'amour ne s'acquiert pas par des coups.

Le texte qui suit est le fruit de plusieurs mois de recherche auprès de médecins, de psychologues, de policiers, de travailleurs sociaux. . . . J'ai laissé parler les femmes. Je n'ai pas écrit tout ce qu'on m'a raconté: c'était trop et pourtant c'était vrai.

Pour les unes c'est le passé. D'autres le vivent à l'heure actuelle.

NICOLE, LISE, MONIQUE SONT DES FEMMES BATTUES. BON NOMBRE DE FEMMES SONT ACTUELLEMENT BATTUES, VIOLÉES, VIOLENTÉES DANS LEUR PROPRE MAISON, PAR LEUR PROPRE MARI! CERTAINES D'ENTRE ELLES TOLÈRENT CETTE SITUATION TRÈS LONGTEMPS, TROP LONGTEMPS! ELLES ONT PEUR. ELLES ONT HONTE.

Laissons-les parler:

LISE, 24 ans, deux enfants:

'Aujourd'hui c'est une chose pas mal à la mode. Il y a beaucoup de femmes battues. Je ne suis pas la seule à souffrir de ça. Je pense que les femmes qui ont vécu ce problème-là, qui ont été battues, violentées, même injuriées, peuvent parler de leur cas! Nous sommes les femmes qui tolèrent, qui se laissent faire. Au lieu de parler ou de se lamenter, on ne veut pas que les enfants souffrent. On se tait. Ma vie a été pas mal chamboulée par la crainte, la crainte de dormir la nuit. Je suis restée trois semaines sans dormir parce que j'avais peur que mon mari m'étouffe en pleine nuit. J'avais peur qu'il arrive et casse tout. . . .'

NICOLE, 32 ans, trois enfants:

'J'étais malheureuse. Je me disais: Seigneur, va-t-il comprendre un jour ce que je suis? S'il pouvait au moins me considérer comme un être humain, juste ça. Mais même pas. Je n'étais même pas un être humain pour lui. J'étais bonne à rien. Je me demandais: Pourquoi je suis ici. Qu'est-ce que je fais, qu'est-ce que je suis? Il était tellement épouvanté quand il se fâchait. Il était tellement dur dans ses paroles. Il était toujours prêt à bondir. Je le sentais toujours prêt à se jeter sur moi. Il était violent. Il était même très violent. Il pouvait être deux jours sans rentrer et quand il rentrait, je n'avais pas le droit de lui demander des explications, pas même: "Où étais-tu?" C'est moi qui devais rendre des comptes, même si je ne bougeais pas de la maison. J'avais tellement peur. Quand il partait, il disait: "Toi, à la maison!" Je l'ai toujours craint, alors j'écrasais, j'écoutais, j'obéissais.'

MONIQUE, 52 ans, trois enfants:

'Je n'osais pas le dire à personne. J'ai toujours caché la violence de mon mari, même quand mon visage était tout abîmé par ses coups.'

CES FEMMES, LISE, MONIQUE, NICOLE SE SONT REFUGIÉES DANS UN CENTRE D'ACCUEIL, DANS UNE MAISON DE TRANSITION. ELLES SONT AVEC LEURS ENFANTS, LOIN DE LEURS MARIS ET, POUR LA PREMIÈRE FOIS PEUT-ÊTRE, EN SÉCURITÉ!

Mais avant qu'elles n'arrivent là, essayons d'imaginer un peu les angoisses, la peur, la cruauté — enfin — ce par quoi elles ont passé:

LISE:

'C'est un gros cauchemar que j'ai vécu. Il y a eu d'autres fois, mais cette fois-là, je me rappellerai toute ma vie. Quand il m'a étranglé, j'avais ma petite fille à côté de moi. Il l'a poussée. Elle a revolé. Là, j'ai couru. Je voulais me réfugier chez une voisine au deuxième étage, mon fils m'a suivi. Il voulait me protéger. Il avait peur que mon mari me jette en bas des escaliers. J'attendais mon bébé. J'étais enceinte de huit mois. Mon mari m'a jeté en bas des escaliers. Il me vergeait dans le bas du corps. Il voulait me faire disparaître le bébé. Les voisins regardaient derrière leurs fenêtres. Ils ne voulaient pas se mêler à tout ça.

Quand la police m'a ramassé, ils croyaient que j'étais morte. . . .'

ON APPELLE LA POLICE, ON A BESOIN D'AIDE, QUAND LA SITUATION EST EXTREME, VOIRE MÊME DANGEREUSE. LE POLICIER DEVIENT ALORS LE PREMIER TÉMOIN ET AUSSI LE PREMIER SECOURS. LA POLICE PEUT AIDER. LES POLICIERS VOIENT TOUS LES JOURS DES CAS DE VIOLENCE FAMILIALE.

CONSTABLE PERREAULT:

"UNE FEMME DEMANDE DE L'AIDE" — c'est le terme qu'on utilise.

'On s'est alors dirigé à l'adresse indiquée par l'appel. Quand on est arrivé là, la femme était en pleurs. Elle était couchée par terre. Elle avait été battue, très battue. Il y avait trois petits enfants. Le père avait fait une crise. Il y avait des bouteilles partout. Les enfants pleuraient et ne savaient pas quoi faire: "Papa, ne fais pas ça à maman! Ne fais pas ça à maman! Ne fais pas ça à maman!" La femme qui se laisse battre, c'est malheureux. Moi, je figure, qu'un homme qui bat une femme c'est tout simplement un dégoûtant. Un gars qui bat une femme, moi, je ne suis pas d'accord. Une chose est acquise: ON NE FAIT PAS ÇA. C'est déplorable que les femmes se laissent battre et ne le dénoncent pas aux policiers. C'est un droit d'avertir la police et même de chercher secours aux tribunaux.

L'HOMME EST ADMIS COMME AYANT UN DROIT SUR SA FEMME, DROIT QU'IL MANIFESTE PHYSIQUEMENT, PUISQUE DÈS SON JEUNE ÂGE, L'HOMME APPREND L'IMPORTANCE DE LA FORCE PHYSIQUE. LES CIRCONSTANCES DANS LESQUELLES UN HOMME UTILISE LA FORCE PHYSIQUE SUR SA FEMME, SONT MULTIPLES: ALCOOLISME, DÉSOEUVREMENT, JALOUSIE. . . .

L'HOMME PEUT ALORS, LORSQU'IL FAIT FACE A CES SITUATIONS LEVER LA MAIN SUR SA FEMME SANS ENCOURIR POUR AUTANT DES RÉPROBATIONS. LA FEMME, ELLE, CONSIDÉRÉE COMME UNE PROPRIÉTÉ SE DOIT D'ÊTRE SOUMISE.

CETTE SITUATION DE VIOLENCE, QUI DÉTRUIT ET AVILIT LA FEMME EST HONTEUSE, TABOU. CERTAINES FEMMES, COMME NICOLE PAR EXEMPLE, TROIS ENFANTS, D'UNE PETITE VILLE DE PROVINCE, EST ARRIVÉE A METTRE FIN A CETTE SITUATION, A CETTE ANGOISSE. ELLE A TROUVÉ LE MOYEN DE S'EN SORTIR. MAIS CE N'EST PAS FACILE. . . .

Il existe des centres, des services pour aider toute femme en difficultés. MIMI, coordonatrice de Refuge Montréal, reçoit les femmes battues:

'Ici, nous pouvons compter sur des ressources extérieures comme des travailleurs sociaux, des sociologues, des avocats . . . qui peuvent donner des informations et aider gratuitement.'

931-2292 — Centre de référence pour femmes du grand Montréal